

Hivernage

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 102

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

HIVERNAGE

L'hiver n'est pas pour les pays tempérés une saison de repos : on y travaille presque autant qu'en été, on exécute dans les champs les ouvrages de fond : défoncements, labours, creusements de fossés, transports d'amendements, d'engrais ; on coupe les bois et les haies ; par temps doux, on plante les arbres, on opère les nivellements, on sépare les chemins, tous travaux qui n'exigent pas une solution immédiate, car on peut les faire durer pendant tout l'hiver, mais ils n'en ont pas moins une extrême importance.

La vie à l'extérieur, que nécessite ces occupations, offre les plus grands avantages pour la santé, pourvu qu'on ait de bonnes chaussures et qu'on évite les refroidissements. On respire à l'aise, on a un vigoureux appétit. Le sang circule rapidement, se purifie et se vivifie sous l'action d'un air d'autant plus pur qu'il est plus froid.

Rentrons à la ferme, et avant de penser à nous, songeons aux animaux ; nous sommes du reste à l'époque des engraisements intensifs ; on dispose pour cela les provisions laissées par les récoltes d'été et d'automne : grains, fourrages, racines, pommes de terre, etc.

Les animaux de rapport et d'engrais restent à l'étable ; il semble qu'ils n'ont pas besoin d'autres soins que de recevoir leur nourriture ; il importe cependant de veiller à leur hygiène qui se réduit à trois points : aération de l'étable, propreté, température

constante et moyenne de 15°, un peu plus pour les bêtes à l'engrais.

Celles-ci, comme du reste les vaches laitières, demandent pour tirer le meilleur parti des aliments qu'on leur donne, la tranquillité du corps et même d'esprit ; alors elles transforment la plus grande partie possible des aliments en leur substance : si on les dérange, si on les tourmente, si elles ont froid ou chaud, il y a naturellement perte. Le refroidissement les oblige à dépenser, à brûler une plus grande partie de leur substance pour maintenir leur température normale. La chaleur produit la transpiration, fait perdre l'appétit et risque de causer un refroidissement subit.

Voilà des notions essentielles que tout le monde possède mais qu'on néglige quelquefois dans la pratique.

Pour la même raison nous devons donner au bétail la boisson à l'état tiède, afin qu'elle ne le refroidisse pas ; au moins faut-il que l'eau soit apportée dans l'intérieur de l'étable assez longtemps d'avance pour qu'elle prenne la température du milieu ; de cette manière elle ne fera jamais de mal. De temps en temps, surtout quand il y aura un beau soleil, on fera sortir les animaux et on profitera du moment pour nettoyer et aérer à fond les étables.

Avec cela, la bonne nourriture et le pansement régulier, les braves bêtes se porteront à merveille et rendront avec usure à leur maître les soins qu'ils en auront reçus.

Un mot des outils et instruments agricoles : De grâce ! ne les laissons pas dehors, l'hiver leur serait fatal. Du reste, il n'y a rien qui donne un air négligé à la ferme et

mauvaise réputation aux fermiers comme de voir la cour et les champs encombrés d'instruments égarés : outre que dans la cour ils constituent un danger permanent pour les animaux et même pour les gens. Faut-il ajouter qu'un peu de propreté dans la cour de la ferme sied bien mieux que les amas de boue et de fumiers épars ? On s'imaginait trop que le fumier ne se fait pas bien s'il n'est pas éparpillé sous la pluie et les frimas ; c'est là, au contraire, le moyen de lui faire perdre le purin, c'est-à-dire la partie la plus riche en éléments de fertilité.

Rentrons à la maison, on y est si bien en hiver au coin du feu à condition cependant de ne pas trop se tenir sur les fourneaux. Les petits chats qu'on voit sans cesse calés contre le feu ne vivent pas, tandis que ceux qui chassent sans cesse au dehors deviennent forts et vigoureux.

C'est le moment de faire régner dans les maisons la plus exquise propreté si l'on veut vraiment joindre de la vie d'intérieur qui fait le charme de l'hiver. Veillons aussi à l'aération des appartements, particulièrement des chambres à coucher.

Il en est qui s'imaginent qu'on n'a pas besoin de renouveler l'air des appartements en hiver, comme si, en tout temps, on n'avait pas besoin de respirer ! Dans les pièces qui ont des cheminées où l'on fait du feu, l'air se renouvelle de lui-même pour alimenter la combustion, en sorte les cheminées constituent non seulement un moyen de chauffage, mais le meilleur appareil d'aération. Les fourneaux et calorifères établis, pour la même raison, un courant d'air, mais il s'en échappe toujours une cer-

Feuilleton du Pays du dimanche 5

L'Orfèvre d'Amsterdam

par Georges Régnal

Nicolas saisit au vol celui-ci, y attacha solidement l'objet, puis, après un geste d'adieu touchant, s'éloigna rapidement.

Jacquine, pendant ce temps, tira à elle le mystérieux envoi.

Un solide papier enveloppait une lettre et un petit bijou d'argent finement ouvragé, que la jeune fille regarda sans en deviner l'usage.

Elle l'abandonna très vite pour lire la chère écriture qui l'accompagnait.

Jacquine,

Obéissez à votre père. Oubliez moi. Je ne veux pas que vous pleuriez plus longtemps. Je vous dis adieu en ce monde.

Permettez-moi seulement de vous offrir un souvenir bien humble, une chose que j'ai imaginée pour vous, un petit instrument qu'il faudra mettre à votre doigt quand vous travaillerez. Il vous préservera des blessures dont je vous ai vue souvent bien souffrir.

Hélas ! j'avais rêvé aussi ciseler nos anneaux de mariage. Adieu, Jacquine, je quitte Amsterdam... J'espère que votre père ne vous défendra pas de vous servir du modeste cadeau que vous suppliez d'accepter celui qui ne vous reverra plus.

Nicolas VAN BENSHTATIN.

En achevant la lecture de ces mots si simples, si peu cherchés, venue du cœur, Jacquine éclata en sanglots.

— Toujours !... toujours à toi ! fit-elle à travers ses larmes. Rien ne me déliera de ma promesse. Tu peux partir !... Moi j'attendrai éternellement ton retour.

Trois ans plus tard, Jacquine épousait un riche manufacturier de Sheffield, un homme dont le négoce rayonnait dans le monde entier, jusqu'en Chine où l'on s'é-

vertuait à copier les précieux articles de sa fabrication.

Quand il avait demandé à l'armateur la main de sa fille, il avait été agréé avec enthousiasme ; et c'était avec fierté, triomphante et heureuse, que Jacquine, plus jolie que jamais, paraissait à son bras devant tous leurs amis réunis pour la fête du mariage. C'est que, en prenant pour époux le grand négociant, elle ne manquait pas à ses chers serments d'adolescente. C'est avec Nicolas van Benshtatin qu'elle s'unissait.

Nicolas, que sa gentille invention d'amour, si simple, si pauvre, avait fait millionnaire. Passé en Angleterre, il avait montré le dé — petit outil encore sans nom — à quelqu'un d'assez intelligent pour prévoir le succès d'un objet si utile. Une commandite, puis une réussite immédiate, complète, prodigieuse, avaient fait de l'ouvrier hollandais, en quelques mois, un glorieux parvenu du travail et de la persévérance courageuse.